

# LE MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.  
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.  
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

## SOMMAIRE-TEXTE

I. Critiques musicaux de jadis ou de naguère (33<sup>e</sup> article), RAYMOND BOUYER. — II. Semaine théâtrale : premières représentations de *Xantho chez les Courtisanes* et du *Jeune homme candide*, aux Bouffes-Parisiens, du *Colonel Ronchonot*, à Cluny, et du *Bois Sacré*, aux Variétés, PAUL-ÉMILE CHEVALIER. — III. Berlioziana : Berlioz, directeur de concerts (15<sup>e</sup> article), JULIEN TIERSOT. — IV. Revue des grands concerts. — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

## MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

## LA CONTREDANSE DES GRISETTES

n<sup>o</sup> 2 des transcriptions extraites du ballet *la Fête chez Thérèse*, de REYNALDO HAHN (poème de CATULLE MENDÈS). — Suivra immédiatement : *Au sommet*, n<sup>o</sup> 4 des *Poèmes Alpestres*, de THÉODORE DUBOIS.

## MUSIQUE DE CHANT

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *Quand irons-nous dans la forêt?* n<sup>o</sup> 2 des *Chansons de Gavroche*, de CHARLES LECOCQ, poésie de VICTOR HUGO. — Suivra immédiatement : *Chant de nourrice*, n<sup>o</sup> 4 de *la Chanson de l'enfant*, de E. PALADILHE, poésie de JEAN AICARD.

## CRITIQUES MUSICAUX DE JADIS OU DE NAGUÈRE

## III

## VUES D'ENSEMBLE ET MATÉRIAUX POUR UNE CONCLUSION

(Suite)

— Des historiens et des éditeurs savants, voilà donc le personnel relativement nouveau de la critique?

— Un personnel recruté dans la jeune Université de France, héritière indépendante des philologues à lunettes d'or d'outre-Rhin. Depuis vingt ans aussi, la méthode a changé comme l'objet : des thèses, puis des cours, dans la nouvelle Sorbonne, ou non loin, renouvellent tous les sentiers de l'érudition ; c'est une période *livresque*, où chacun s'est *spécialisé* dans son burg (1) ; si « le temps des dictionnaires est passé », les descendants de Fétis ou de Choron savent tout ce qu'il leur reste à faire pour déchiffrer ou défricher cette immense forêt du passé qui chante ; et si nous en sommes aux travaux particuliers, aux monographies individuelles, notre période érudite est encore une période « héroïque », à son tour, entièrement dévouée au culte des génies, trop isolés de leur milieu disparu que nous apercevons, jusqu'à présent, d'un œil vague... « Ce qui nous manque », a dit le savant biographe d'Aristoxène et de M. Croche, « c'est le sen-

timent de la continuité ; mais il ne faut pas s'en étonner, ni s'en plaindre : il est naturel que toutes les sciences historiques passent à leur tour par les mêmes phases de développement. »

— L'érudition qui grandit traverse donc une crise de croissance ; et je comprends mieux l'inévitable excès de sa floraison, ses défauts aigrement charmants comme ses dédains, qui sentent la jeunesse, et qui retentissent sur les discussions sans pitié de nos chapelles musicales... On ne cueille pas sans vertige « cette fleur de l'histoire, qui pousse sur la douleur comme sur la joie de l'humanité » : le poétique historien de *Jean-Christophe*, en définissant ainsi la musique, exhorte la critique à l'indulgence, à cette bonté toute *beethovénienne*, parfum d'une humanité supérieure, et dont nous parlerions moins souvent si nous la possédions en réalité... Notre *mélomanie* ne doit pas oublier non plus que l'érudition n'est qu'une préparation, qu'elle est un moyen plus qu'un résultat, que nos musicologues et musicographes ne sont que de courageux préparateurs de laboratoire ou d'adroits fureteurs de bibliothèque, dont les analyses désintéressées nous préparent à l'accès des synthèses futures... Fétis, trop fervent, avait commencé par la fin ; mais cette fin s'élèvera-t-elle un jour, comme une Jérusalem nouvelle ?

— Tous les efforts contemporains aspirent vers sa clarté totale, à travers les déserts les plus obscurs ou les plus ingrats ; et le dévouement de la science est le seul mot qui ne soit pas vain.

— Tant mieux ! Mais vous oubliez l'amour ; et je punis votre ingratitude avec une dernière question. Il est donc entendu que la critique scientifique est une science nouvelle ou renouvelée par la plus sévère *méthode historique* et qu'elle vise à l'*objectivité* de l'Histoire, en laissant à la chronique fugitive, à la polémique journalière, le soin de marquer toujours passionnément les coups ; mais, toute sereine qu'elle veuille être et toute réfléchie qu'elle soit devenue, l'histoire musicale ne contient-elle pas elle-même une part inconsciemment *subjective* et *conjecturale*, à l'instar de la psychologie dont elle est une branche récente ?

— Vous croyez m'embarrasser pour conclure ; et je vous réponds, sans détours, qu'en dépit des enquêtes et des congrès, ou même des écoles de journalisme et de critique musicale, il restera fatalement, dans la science historique, un art qui ne s'apprend pas, qui ne s'apprendra jamais, car il provient de cet irrésistible mouvement d'un cœur d'homme, qui nous révèle aussitôt, à son insu, que le plus froidement documenté des historiens sympathise avec Beethoven et déteste son contemporain Napoléon perçant sous Bonaparte : oubliez-vous les derniers ouvrages de Taine, où la passion colore avec tant d'apreté le document ? Depuis Rameau jusqu'à Berlioz, et pour ne parler que des morts, le critique-compositeur, qui, pour la compétence, apparaît supérieur au musicographe et semblerait seul réaliser le type du critique idéal, ne nous a-t-il pas constamment fatigués par son parti pris ? Retournez à notre point de départ,

(1) V., dans le *Ménestrel* du samedi 28 novembre 1908, notre « petite note » intitulée *l'Histoire de la Musique et l'avènement tardif de l'Érudition musicale* ; et, dans la *Revue Bleue* des 29 mai et 10 juillet 1909, nos deux articles sur la saison musicale : *Musique ancienne* ; *Musique moderne*.

et lisez les raisons fournies par Henri Lavoix pour expliquer la surprise qu'il procure à son lecteur « en lui disant que, si le mot de critique musicale existe, la chose est encore à peine née », bien plus, « que la critique, telle que la comprend la science moderne, n'existe pas et ne peut pas exister encore ». Et le savant regretté nous montrait clairement la part habituelle du sentiment, de l'impression, de la passion, dans le jugement le plus loyal ou le compte rendu le plus bienveillant d'un ouvrage nouveau. La vraie science nous manque; et Lavoix ajoutait :

Quoi d'étonnant que la sensation seule serve de base à la critique musicale, et je parle de la plus sincère, de celle qui a pour point de départ une connaissance approfondie et un sens délicat de l'art; quoi d'étonnant aussi que la critique musicale soit le plus souvent synonyme de polémique, chaque écrivain ayant sa sensation particulière qu'il croit naturellement la meilleure? (1).

Depuis vingt ans, la science nous arrive et voudrait succéder à la sensation... Cependant, je vais plus loin que Lavoix; et je soutiens que, dès qu'il ne s'agit plus d'écrire l'histoire, mais d'émettre un jugement, ce résidu mystérieux de sensation subjective se retrouve et se retrouvera toujours au fond de la critique la plus scientifique, qui ne pourra jamais s'empêcher d'être humaine.

— Mais, en fin de compte, il n'existerait qu'une seule critique; et la distinction serait vaine entre l'instinct et la science?

— Pas le moins du monde! Et si la part instinctive du sentiment personnel, qui juge les hommes ou les œuvres, s'introduira perpétuellement dans la science historique, il ne serait point trop tôt de plier l'instinct pressé du chroniqueur aux méthodes réfléchies du savant; et le compte rendu journalier sera scientifique aussitôt qu'il prendra la peine (qu'il prend déjà sous la plume honnête de quelques-uns) de n'avancer aucune date, aucun fait, aucune citation, sans les vérifier vite à la source exacte, de fortifier par une documentation sérieuse et sûre ses propos de littérateur ou d'artiste, et de posséder, à son tour, ce sentiment de l'histoire que rencontrait d'emblée l'instinct du commissaire Dubuisson, dès le premier soir où les audacieuses beautés de *Castor et Pollux* lui paraissaient « admirables » :

Lully est Lully, et Rameau est Rameau... Dans les choses où le concours des autres est absolument nécessaire, telles que la musique, l'habileté n'est pas à composer tout ce qu'on veut, elle est à composer tout ce que les autres peuvent exécuter... Lully s'est borné aux symphonies que les concertans de son tems pouvoient jouer, et il est admirable de l'avoir fait, comme Rameau l'est d'aller plus loin, aujourd'hui que la science de l'exécution est infiniment supérieure à ce qu'elle estoit alors. Tout successeur de Rameau le sera de le surpasser, s'il en a le génie, et si l'accroissement du talent d'exécuter le lui permet...

Ce langage a-t-il vieilli, depuis 1737? Et quand ce juste sentiment des proportions sera tout à fait généralisé dans la confrérie, je vous accorderai qu'il n'y a qu'une seule critique, dont l'instinct se montrera vraiment scientifique : ou, pour mieux dire, l'habitude de la méthode et de la réflexion sera, sans effort, une seconde nature; alors, les savants ne souriront plus des poètes et songeront avec une mélancolique modestie que toutes les critiques passent, et que, si la meilleure chronique est éphémère comme la feuille qui l'apporte, le plus laborieux travail est bientôt dépassé...

— Triste unité de la Critique, au seuil du néant!

— La conscience seule demeure, en travaillant pour l'avenir. Pourquoi le critique, même savant, prétendrait-il à plus d'immortalité que l'interprète, qui n'est qu'une excellente voix dans l'univers de l'orchestre? Et nous voici revenus de loin... Ne vous semble-t-il pas avoir fait un très long voyage, en fermant avec moi cette énorme parenthèse historique, où nous avons suivi les nombreuses difficultés en même temps que les rares bienfaits de la critique musicale à travers les âges, afin de répondre à ceux qui contestaient la légitimité de son rôle et même la réalité de son existence? Enfin, comment apercevez-vous maintenant l'histoire de la critique?

— Comme une longue histoire des variations du goût musical et de l'esprit humain, comme une immense variation d'un même

thème, indéfiniment brodé par la critique ondoyante et par les critiques divers : que penser d'une littérature qui traita Gluck de barbare, Rossini d'Allemand, Mendelssohn et Gounod de romantiques nébuleux? On dirait que l'évolution du genre n'est qu'une suite de méconnaissances ou de méprises, de contradictions ou de palinodies, de la part même des autorités ou des plus grands hommes, dont l'avis importe; une interminable querelle entre l'habitude, vite effarouchée, et la curiosité, promptement lassée...

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

## BULLETIN THÉÂTRAL

BOUFFES-PARIISIENS. *Nanthe chez les Courtisanes*, comédie grecque en vers, en trois actes dont un prologue, de M. Jacques Richepin, musique de M. Xavier Leroux; *le Jeune Homme candide*, pièce en deux actes, de M. Pierre Mortier. — CLUNY. *Le Colonel Ronchonot*, vaudeville en trois actes, de M. Gustave Frison. — VARIÉTÉS. *Le Bois sacré*, comédie en trois actes, de MM. Gaston A. de Caillavet et Robert de Flers.

OEufs de Pâques! Mais voilà certes une série qui n'est pas pour les enfants, encore moins pour les jeunes filles! Le bel élan de pudeur qui s'était, tout dernièrement, abattu sur nos théâtres parisiens, s'est tôt et complètement arrêté...

Aux Bouffes, M<sup>me</sup> Cora Laparcerie nous offre un œuf de goût grec, vigoureusement pimenté et qui ne pourra manquer de plaire aux palais blasés et fatigués des grands enfants, surtout des vieux enfants. C'est le gros succès de la reprise de *Lysistrata* qui a dû aiguiller la jeune directrice vers cette Corinthe fleurie, où, pour le bien de la République, s'éduquaient les courtisanes radieuses, et c'est M. Jacques Richepin, poète habile, esprit léger, peintre subtil et psychologue badin, qui, tout naturellement puisqu'il est son légitime seigneur et maître, a conduit M<sup>me</sup> Cora Laparcerie par la main.

L'histoire de cette honnête et inquiète matrone, qui vient demander des conseils pour ranimer l'ardeur d'un mari négligent et qui trouve justement, dans l'atrium des courtisanes, le dit mari, repu de la popotte conjugale, mais encore très gourmand de mets étrangers, est superlativement polissonne, encore que pas tout inédite, et, malgré des situations excessivement osées, jamais grossière. Elle peut même passer pour morale, puisqu'au baisser du rideau mari et femme s'en vont bras dessus, bras dessous, aussi amoureux qu'au premier jour de leur union.

A sujet aussi grivois, il fallait un cadre approprié et les Bouffes n'ont rien négligé sous ce rapport. Un décor aux couleurs chatoyantes, aux vastes lits de repos, aux innombrables et moelleux coussins jetés pêle-mêle sur des tapis et des peaux corrigeant la froideur du dallage, aux lourdes tentures discrètes ou indiscretes suivant les besoins, sert aux évolutions et aux poses alanguies de toute la théorie des courtisanes aux épaules et aux jambes gracieusement et libéralement nues, tandis que la danseuse Esmée, envolée de chair rose sous de presque inutiles voiles noirs, tour à tour lascive, provocante ou violente, ajoute à la fête des yeux, et qu'une musique de M. Xavier Leroux, aux rythmes sensuels ou berceurs, aux sonorités précieuses et excitantes, avive la curiosité des oreilles.

La femme honnête, c'est M<sup>me</sup> Cora Laparcerie, et ses hésitations, ses pudeurs, ses désirs ensuite, sont gradués avec beaucoup de belle humeur et d'adroite désinvolture. Le mari, c'est M. Hasti, tout à fait plaisant, fruste et de large fantaisie. Il faut aussi complimenter M. Henry Lamothe, un client de superbe santé, M<sup>lle</sup> Cavell, le professeur des courtisanes, et aussi la bien disante M<sup>lle</sup> Marie Marcilly, encadrée de M<sup>lles</sup> Moriane et Florise, les trois grâces qui, en un poétique prologue, préparent le public à tous les effarouchements.

En lever de rideau, deux actes de M. Pierre Mortier. *Le Jeune Homme candide* rompt avec sa fiancée parce qu'elle veut aller à une soirée costumée en jupe courte, et se laisse prendre au filet d'une roublarde élève du Conservatoire qui joue surtout les Sainte-Nitouche. Il épouse, le benêt, et il est compendieusement berné. Il divorcera et reviendra à sa première fiancée qui se trouve précisément encore libre.

La très charmante M<sup>lle</sup> Juliette Clarens, qui devra se méfier d'une tendance à parler un peu bas, la toute vivante et mutine M<sup>lle</sup> Mario Calvill, M. Henry Lamothe, déjà nommé et tout à fait différent, M. Rozevberg et M. Arnaudy donnent de la vie et de l'élégance à ce petit proverbe qui, une fois encore, démontre qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

(1) HENRI LAVOIX, article cité (*Grande Encyclopédie*, tome XIII).